

mai - juin 1985

SUZANNE RENAUD

BOHUSLAV REYNEK

Maison Stendhal  
Grenoble

## SUZANNE RENAUD ET BOHUSLAV REYNEK<sup>1</sup>

Le graveur tchèque Bohuslav Reynek et la Dauphinoise Suzanne Renaud, poète français, ont uni leurs destinées en 1926. Pendant dix années, de 1926 à 1936, ils résidèrent à Grenoble l'hiver, en Bohême l'été. En 1936, ils retournèrent définitivement à Petrkov, le village natal de Reynek. Peu de temps après, vinrent les années terribles : Hitler, la guerre, le « Coup de Prague » de 1948, puis, le silence.

Suzanne Renaud mourut loin de sa patrie en 1964, Bohuslav Reynek en 1971. Ils reposent dans le cimetière de Svätý Kříž, dont l'église a inspiré une œuvre de Reynek, illustrant le recueil *Victimae laudes*, écrit par Suzanne Renaud en 1939.

Les deux artistes nous laissent leurs œuvres de poète et de graveur, admirés en Tchécoslovaquie, méconnus en France.



Photo © Daniel Reynek  
Collection particulière France

---

<sup>1</sup> Texte publié en 1985 (catalogue de l'exposition *Suzanne Renaud – Bohuslav Reynek*, Grenoble, Maison Stendhal, mai-juin 1985).

1889 – 1926

## JEUNESSE DE SUZANNE RENAUD

Suzanne Renaud est née à Lyon le 30 septembre 1889. Sa mère, Félicie Tartari, dauphinoise, fut élevée au couvent de Sainte-Marie d'en Haut de Grenoble, puis mariée par ses frères, dont l'un, Charles Tartari, devint le doyen de la Faculté de Droit de Grenoble. Abel Renaud, le père de Suzanne Renaud, d'origine franc-comtoise et paysanne, était commandant d'artillerie. En 1898, tenu de prendre parti dans l'affaire Dreyfus, il marqua courageusement son indépendance en refusant de se prononcer, ce qui lui valut une mutation temporaire à Héricourt en Franche-Comté.

C'est vers 1904 que les parents de Suzanne Renaud vinrent à Grenoble habiter au 9 rue Lesdiguières. Félicie Tartari donna à ses deux filles Suzanne et Marcelle<sup>2</sup> une éducation presque en avance sur son temps. Marcelle entra aux Beaux-Arts. Suzanne, première jeune fille bachelière de l'actuel lycée Stendhal, et brillante étudiante, fut après la première guerre mondiale chargée de cours de littérature française à la Faculté des Lettres de Grenoble. Toutes deux voyagèrent avec leur mère, en Normandie, en Suisse et jusqu'en Angleterre.

Les premiers poèmes de Suzanne Renaud témoignent de sa connaissance des lyriques anglais<sup>3</sup>. Parmi les poètes français, elle admirait Verlaine, Baudelaire, Paul Valéry.

Sa jeunesse se partagea entre une vie citadine bourgeoise et des séjours à Lans-en-Vercors. La montée se faisait en diligence fermée. Le texte nostalgique *Images de mon pays*, écrit sans doute pendant la guerre, évoque avec tendresse « l'ardente fraîcheur de menthe » du plateau, qui l'assaillait lorsqu'elle ouvrait la portière...



Félicie Renaud et ses deux filles  
Photo collection particulière France

<sup>2</sup> Marcelle, née en 1898, épousa André Robert dont elle eut deux filles, Suzanne et Magali. Suzanne est un prénom de famille. D'un premier mariage de Félicie Tartari, mère de Suzanne Renaud, naquit une fille, Suzanne, qui fut emportée par une diphtérie vers l'âge de sept ans. Lorsque Félicie Tartari se remaria avec Abel Renaud, elle prénomma sa fille aînée, le futur poète Suzanne Renaud, du même prénom que cette petite fille disparue.

<sup>3</sup> Voir aussi l'article de Jean-Jacques Chevalier dans *La Vie Alpine*, février 1932.

Abel Renaud mourut en 1917. Au cours de la guerre 1914-1918, Félicie Tartari, Suzanne et Marcelle devinrent infirmières auprès des grands blessés. Des amis mouraient, qui autrefois se réunissaient sur le balcon de la rue Lesdiguières. Dans un poème de Suzanne Renaud des dernières années, *Au balcon*, vers 1953, transparaît le souvenir des disparus et se devine, si constante dans son œuvre, la conversation du poète avec l'au-delà.

La présence d'une mère merveilleuse, qui avait su épanouir les dons de sa fille, n'a cessé non plus de l'accompagner toute sa vie, se mêlant à son œuvre poétique. Félicie Tartari meurt le 5 janvier 1924 : « J'ai eu un grand froid... je ne voulais pas la quitter<sup>4</sup> ».

Mais Suzanne Renaud allait quitter sa patrie même.

Quelques années auparavant, vers 1919, elle avait au cours d'un séjour à La Louvesc, en Vivarais, rencontré Joseph Parnin. Professeur de lettres en classe de rhétorique au lycée de Tournon, il eut une influence décisive dans sa vocation poétique. Il encouragea ses premiers poèmes. On disait de lui qu'il était un « éveilleur d'âmes ». C'était l'époque du Pigeonnier à Saint-Félicien-en-Vivarais où, autour du poète Charles Forot, se réunissaient Louis Pize, René Fernandat, Paul Morillot, Louis Le Cardonnel, André de Richaud, Jacques Reynaud et d'autres<sup>5</sup>. Certains de ces écrivains furent traduits plus tard par Bohuslav Reynek.

C'est en 1922, aux éditions du Pigeonnier, que Suzanne Renaud – elle a trente-trois ans – publie son premier recueil de poèmes, *Ta vie est là*. Vers 1923, après avoir découvert ce livre dans son pays, Bohuslav Reynek vient en France, pour rencontrer l'auteur :

*Ta vie est là, comme un roseau*  
*Sur de mornes rives ;*  
*Ta vie est là, comme un fuseau*  
*En des mains oisives ;*  
*Et le roseau ne veut chanter*  
*Qu'aux lèvres du songe, (...)*

Par la suite, Suzanne Renaud vit dans ce poème un présage.

Bohuslav Reynek l'épousa le 13 mars 1926 en l'église Saint-Joseph de Grenoble.

---

<sup>4</sup> Propos de Suzanne Renaud, Petrkov, 1963.

<sup>5</sup> La revue *Les Amitiés* consacra en 1926 un hommage collectif à Joseph Parnin. Suzanne Renaud y contribua avec *Souvenirs vivarois*.

1892 – 1926

## JEUNESSE DE BOHUSLAV REYNEK

Bohuslav Reynek est né le 31 mai 1892 à Petrkov. Son père Bedřich Reynek, gérait le domaine familial, une ferme et des terres entourant un vieux parc et une belle et sobre demeure du début du dix-huitième siècle.

Reynek fit pendant dix ans ses études à Iglau, petite ville mi-tchèque, mi-allemande, enrichie d'une forte minorité juive. C'est là qu'il acquit une connaissance exacte de la langue allemande et que, dès 1913, il traduisit Trakl, puis plus tard, Milosz, Billinger, Rilke, Stifter. Dans son beau texte *Rencontre avec Bohuslav Reynek*<sup>6</sup> le professeur autrichien Gottfried Stix, exégète de Trakl, raconte comment, seul parmi d'autres traducteurs, Reynek avait compris le sens de l'un des vers du poème *Hélian*.



Photo collection particulière

Après un échec dans des études scientifiques auxquelles son père l'avait presque forcé – il le destinait au métier d'ingénieur agricole – Bohuslav Reynek revient dans la grande maison, loin des villes et des collèges, trouver la solitude nécessaire à son âme. Il continue ses huiles et ses dessins (portraits, paysages) et se consacre surtout à des traductions : Péguy, Claudel, Francis Jammes, Tristan Corbière. Il n'entra jamais dans une école d'art, n'eut aucun maître.

Vers 1912, il avait rencontré l'éditeur Josef Florian (1873-1941), disciple de Léon Bloy, et l'un des « instigateurs les plus puissants du renouveau catholique en Bohême<sup>7</sup> ». Florian fonda *Dobré Dilo* (La Bonne Œuvre), une collection d'ouvrages dont la plupart paraissaient pour la première fois en version tchèque, grâce à « l'aide délicate et sensible du poète et peintre Bohuslav Reynek<sup>8</sup> », le principal traducteur.

---

<sup>6</sup> En 1967.

<sup>7</sup> O. F. Babler, dans la revue *Rencontres* (1964) : *Bohuslav Reynek, traducteur tchèque de Bernanos*.

<sup>8</sup> Cahiers de l'Herne, *Charles Péguy* (1977).

D'Iglau ou de Petrkov, Reynek allait à pied voir son ami Florian – qui eut douze enfants et refusa de les mettre à l'école. C'est dans cette maison des Florian, une maison toute simple à la lisière de la grande forêt morave, qu'il pouvait regarder des œuvres de Rouault, une nature morte, un Christ, dont Eva Floranová nous écrit que son père les avait acquises vers 1914.

La jeunesse de Bohuslav Reynek fut, de plus, profondément marquée par un premier voyage en France, vers 1913. Il fit à Concarneau, en Bretagne, un séjour



*Photo collection particulière France*

qu'il n'a jamais oublié, et qui le guérit de ses études : « C'était en novembre-décembre, il pleuvait presque sans cesse, une pluie douce et noirâtre. Il y avait de petites éclaircies où l'on pouvait sortir et cueillir des mûres dans les ronces de la lande. (...) »

J'habitais un petit hôtel qui portait une plaquette indiquant que Flaubert y a fait un séjour. Le soir j'y lisais des poèmes en compagnie des rats qui sortaient des murs ou du plancher<sup>9</sup> ».

À son second voyage en France, en 1923, il rencontre Suzanne Renaud.

---

<sup>9</sup> Lettre de Bohuslav Reynek, 9 août 1963.

## 1926 – 1950

En 1926, Suzanne Renaud découvre le pays de Bohême, ses forêts et ses grands ciels « nuageux comme ailes en attente<sup>10</sup> », ses horizons bordés de pommiers ou ponctués du bulbe d'une église. De la gare en pleins champs, on aperçoit la grande maison avec son petit clocher et son entourage de vieux arbres, et l'étang aux roseaux... Elle entre dans la demeure de son mari, et voit les brebis du maître, aux « regards de Judée nocturne<sup>11</sup> ».

Ce fut, semble-t-il, la période heureuse. À Grenoble, où Suzanne Renaud et Bohuslav Reynek revenaient passer chaque hiver, sont nés leurs deux fils Daniel et Jiří (appelé Michel en France)<sup>12</sup>. C'est entre 1930 et 1940 que Suzanne Renaud écrit de très nombreux poèmes. Elle n'y mit jamais aucun ordre, et les dispersa entre ses amis. On peut cependant distinguer dans ce que l'auteur appelait elle-même son « fourre-tout poétique » des sources d'inspiration aux leitmotifs importants : le jardin du poète (*C'est le jardin sans nom, c'est le jardin sans hôte*, 1935) la souffrance de l'exilée (*Les noix*, vers 1953), l'hiver et ses appréhensions (*Corbeaux*, 1937), l'au-delà, l'oraison (*Glas*, 1934), et la mort, dans une quinzaine de très beaux poèmes pouvant s'intituler *Nocturnes*.



Photo collection particulière France

La chronologie de l'œuvre complète (deux cent cinquante poèmes et textes en prose environ) est difficile à établir. Suzanne Renaud portait toute son œuvre en elle-même, n'écrivait un poème que lorsqu'il était parfaitement achevé et elle datait rarement ses écrits. Des années peuvent donc séparer la naissance d'un poème de sa transcription. Les manuscrits sont des feuillets que l'auteur emplissait d'un seul poème, avec une écriture sans rature, sans variante.

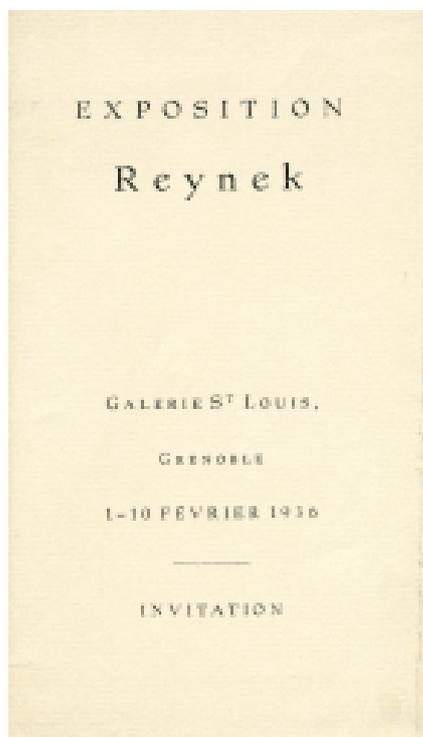
C'est également dans cette période, entre 1927 et 1936, que Bohuslav Reynek fit ses premières expositions, à la galerie Saint-Louis à Grenoble. Il rencontrait des peintres, comme l'abbé Jean-Louis Gervat, qui vivait dans la région des Terres Froides, découvrit l'œuvre de Louis Carrand. De jeunes peintres comme Édith Berger,

<sup>10</sup> *C'est le pays couleur de lin (Victimae laudes, 1939).*

<sup>11</sup> *Les brebis, 1942.*

<sup>12</sup> En 1928 et 1929.

Aurore Vicat, Sahut peut-être, vinrent rue Lesdiguières. Ducultit et Reynek écrivaient sur l'un et l'autre des articles : une importante critique de Bohuslav Reynek sur la rétrospective Ducultit<sup>13</sup>, parut dans *La Vie Alpine* en 1930. Les hivers passés en Dauphiné permirent à Reynek de découvrir les œuvres de Jean Achard et de Jongkind. Le conservateur Andry-Farcy lui révéla Chagall, et l'art de ce grand peintre, après celui de Rouault, l'influença<sup>14</sup>.



Reynek n'ignorait pas la vie littéraire de cette époque grâce aux amis vivarois de Suzanne Renaud et aux écrivains dauphinois. Il rencontra Giono et Bernanos, fit avec ce dernier et sa femme une excursion à La Salette (été 1928)<sup>15</sup>.

En même temps, il continuait son œuvre de traducteur des lettres françaises, une œuvre immense<sup>16</sup>.

Après la mort de ses parents en 1936 et 1938, Bohuslav Reynek doit s'occuper de la ferme, dont il hérite en 1939. Il n'ira plus à Grenoble, ni nulle part. Du premier hiver passé à Petrkov (1936-37), l'un des plus durs moments de la vie de Suzanne Renaud, date le poème *Corbeaux*. Sur la gravure qui l'accompagne on aperçoit cette femme du village, qui venait sonner le glas dans une petite chapelle, disparue aujourd'hui.

L'hiver tchèque est long, dur. Mais Bohuslav Reynek aimait son pays. La neige lui a inspiré de très belles gravures et des poèmes d'une grande pureté<sup>17</sup>.

L'œuvre de Reynek donne une existence au silence.

Assidu à sa tâche, se levant vers une ou deux heures du matin, il gravait. Seul, dans la cuisine, avec le feu et les chats. Au jour, ponctuellement, il épluchait

---

<sup>13</sup> Signée Timothée Reynek.

<sup>14</sup> Claude Roger-Marx, visitant l'exposition Reynek chez Jean Damien, admira la technique et l'inspiration du graveur, mais critiqua cette influence chagallienne (automne 1963).

<sup>15</sup> Déjà en avril 1906 L. Bloy et son traducteur Florian s'étaient rencontrés à La Salette (O.F. Babler, *Rencontres*, 1964) et, le 28 juillet 1932, le gendre de L. Bloy, O.A. Tichý, organisa un pèlerinage tchécoslovaque. (Cf. *La grande aventure de La Salette de 1846 à nos jours*, V. Bettega, 1984).

<sup>16</sup> De 1926 à 1941 : Jean Lebrau, Paul Valéry, Barbey d'Aurevilly, Bernanos, Verlaine, La Fontaine, Max Jacob, Giono, Jouhandeau, Victor Hugo, Claudel, Léon Bloy, Camille Mayran, Charles d'Orléans, Louis Le Cardonnel, Louis Pize, J. Rictus, Jacques Reynaud.

<sup>17</sup> « La poésie de Bohuslav Reynek ne se prête pas facilement à la traduction française. Ses vers sobres et courts ne supportent pas d'être dilués » (propos de Michel Reynek, 1985).

les légumes de la soupe. L'été, presque chaque matin, il se rendait dans la forêt avec ses cartons. Un jour, sans doute après la guerre, il n'y est plus allé, cédant à la tristesse.

Il faut se remémorer les événements qui se préparaient en 1938. Dans le poème *Bohême 1938*, Suzanne Renaud s'inspire du martyre de Sainte Ludmilla, morte étranglée dans sa chevelure, et dont Claudel fit l'une de ses *Images saintes de Bohême*. En 1939 Suzanne Renaud écrivit, et Vlastimil Vokolek édita *Victimae laudes*. Ces « louanges à la victime » sont, selon Pierre Dalloz, « un acte de résistance littéraire caractérisé, le premier sans doute, écrit en langue française avant Vercors, et *Le silence de la mer*<sup>18</sup> ». Sont réunis dans ce recueil dix-sept poèmes imprégnés de beauté, de grandeur, et du drame de ce pays de Bohême. L'amertume de la trahison a encore plus d'intensité dans le long poème de Prague, *La Ville aux cent clochers*.



Photo collection particulière France

Des années de guerre datent aussi *Vánoce* (1939), un Noël d'exil écrit pour ses amis, *Arrière-saison*, un beau texte sur la faim, *Tilleuls* (1942), *Le troupeau dispersé* (juin 1944).

Ce dernier texte évoque douloureusement, et avec une révolte contenue, le moment où les Allemands enlevèrent leurs brebis aux Reynek, qui à leur tour furent expulsés de Petrkov peu de temps après.

De 1943 à 1953, Suzanne Renaud n'écrivit presque plus. Elle rassembla avec l'aide de son mari quelques poèmes anciens datant d'avant et pendant la guerre, qui parurent en 1947 : *La porte grise*.

---

<sup>18</sup> Pierre Dalloz, 1984.

## LES ANNÉES CINQUANTE

« C'était la vie que nous menions. On nous avait tout pris. Les chats étaient galeux, et mouraient. La maison était froide, les vitres cassées. Nous n'avions pas de ressources ».

Ces souvenirs de Michel et Daniel Reynek expliquent les circonstances du *Job* (1948-1950), neuf pointes sèches de Bohuslav Reynek. De la souffrance, naissent de nombreuses *Pietà* et *Le Christ au roseau* (vers 1950). Le Christ est à Petrkov, pour la première fois. Le chemin que l'on distingue au loin est celui qui mène à l'église de Svatý Kříž.

Tandis que Bohuslav Reynek commence son grand œuvre gravé, Suzanne Renaud cesse d'écrire sa propre poésie. Elle se met à des traductions de chansons populaires de son malheureux pays d'adoption. *Romarin ou Annette et Jean* est



Henri Pourrat. Photo Albert Monier, juillet 1955  
© Centre Henri Pourrat. Collection particulière France

un recueil d'une soixantaine d'adaptations de poèmes tchèques, qu'elle fit connaître à Henri Pourrat. Il les aima<sup>19</sup>. Certaines d'entre elles parurent dans *Témoignage chrétien* en 1948 et dans *Le Mercure de France* vers 1952. « Toutes sont anciennes, (...) elles se sont faites douces à l'âme comme sont doux à nos mains les humbles objets caressés par tant de générations, (...) et portent une petite croix dans le cœur car elles sortent d'un peuple qui a beaucoup souffert<sup>20</sup>. »

Suzanne Renaud n'était jamais revenue dans son pays depuis 1936. Elle venait d'accomplir, non sans risque, un voyage en Dauphiné<sup>21</sup>, lorsqu'en 1948 survient le coup d'état : le domaine familial des Reynek est transformé en kolkhoze, Bohuslav Reynek y est berger, ses deux fils journaliers. Dans le pays commencent vers 1950 emprisonnements et procès...

<sup>19</sup> Suzanne Renaud et Henri Pourrat échangèrent une correspondance entre 1947 et 1959.

<sup>20</sup> Préface de Suzanne Renaud.

<sup>21</sup> En 1947. Ce sera son dernier voyage en France.



*Michel Reynek  
Photo collection particulière*

« Mes parents portaient sans cris tout ce qui leur tombait dessus (...), et, avec la marche des événements qui n'a cessé de s'abattre sur l'Europe, (...) la vie de maman n'a été qu'une longue épreuve de patience et d'endurance<sup>22</sup> ».

*Il est tard, je suis seule avec ma lourde peine, (...)  
Venez autour de moi, ô morts qu'on abandonne  
Si faibles, si puissants !  
Nous ne formerons plus qu'une seule couronne  
D'épines et de sang...*

Dans la cuisine où elle veille jusque vers minuit, Suzanne Renaud s'adresse à la lune, aux âmes errantes, et cherche son apaisement dans la Communion des Saints.



*Photo A. Auzimour, 1963  
Collection particulière France*

---

<sup>22</sup> Lettre de Michel Reynek à Pierre Dalloz, 21 janvier 1982.

## « MON PAYS »

« La montagne au dos brun s'enfoncé dans le soir comme une vieille femme en emportant sa lampe ». Ainsi Suzanne Renaud voit-elle, de son lointain pays d'exil, le soleil se coucher derrière la montagne du Moucherotte, située à l'ouest de Grenoble.

*Le ciel s'écrase au loin, grappe de raisin noir* (1953), *J'ai revu la maison où rêva mon enfance* (vers 1930), *Images de mon pays* (années de guerre), *Les noix, Colchiques, Seul assis à l'écart, Au balcon* (après 1953), sont quelques titres que son pays natal inspira à Suzanne Renaud. Chaque année, entre 1926 et 1936, elle l'avait quitté à regret, regardant au moment des adieux, « cette brume bleue si douce qui traîne sur Corenc », ou le coucher de soleil sur « nos montagnes légères et roses<sup>23</sup> ». Ces images du Dauphiné venaient éclairer par instants son tourment d'exilée d'un peu de chaleur intérieure. Bohuslav Reynek en avait dessiné les paysages dans ses promenades aux environs de Grenoble : *rue L...* [Lesdiguières], *Corenc, Poisat, Saint-Nizier d'Uriage, Villeneuve d'Uriage*, sont des pastels ou fusains. Ces œuvres, méconnues, sont restées dans les cartons de l'artiste à Petrkov.

Malgré son éloignement définitif de la France, Suzanne Renaud resta fidèle à ses amis. Elle leur écrivait, se préoccupant généreusement des enfants de l'un, du talent artistique d'un autre, et n'évoquant qu'avec retenue sa « vie difficile », où pourtant tout manquait à cette femme et mère : un châle de laine sur les épaules, une nappe, des amis à table... un avenir pour ses enfants. Lorsque ses amis dauphinois lui envoyaient des livres, des disques – ou du café – elle leur exprimait une émouvante gratitude. Avec ses lettres parvint une partie de ses poèmes, qui demeurèrent ainsi dans son pays natal, entre des mains amies.

C'est à Maurice Caillard que l'on doit d'avoir commencé à publier des poèmes, souvent inédits, de Suzanne Renaud, entre 1948 et 1960 dans *Les Pages libres des Écrivains dauphinois*<sup>24</sup>, puis dans *Les Cahiers de l'Alpe*. Dans le numéro de Noël 1963 de cette dernière revue parut : *Nous avons tant marché sur les chemins durcis (Vánoce, 1939)* sous le titre *Noël d'exil*. Peu après, à la mort de l'écrivain en 1964, Maurice Caillard avait entrepris un classement de toute l'œuvre de Suzanne Renaud en vue d'une édition.

---

<sup>23</sup> Lettre de Suzanne Renaud à Henriette Gröll, non datée.

<sup>24</sup> N° 3, 11, 54, 58, 65. Dans le numéro 67-68 d'*Hommage à René Fernandat*, Suzanne Renaud écrit un texte en prose : *Une pensée cueillie au loin*.

## 1950 – 1964

La déstanilisation n'a atteint que tardivement la Tchécoslovaquie, mais il semble qu'après 1953, les coups des hommes et du sort se soient éloignés de Petrkov. C'est certainement vers cette date que Suzanne Renaud se remet à sa propre poésie. Cette seconde période de création, marquée de dépouillement, est bien différente de la première. Suzanne Renaud abandonne sa belle langue naturelle, ses images frappantes et ses sonnets. Ses poèmes sont d'une facture nouvelle : les vers en sont plus brefs, plus simples, la tonalité moins élégiaque.

Elle s'était fait aménager, en y mettant un peu d'ordre et un poêle, une petite pièce située derrière la cuisine, et s'ouvrant sur le vieux tilleul. Elle s'y retirait pour y méditer avec son café et ses livres. D'où le titre « La chambre pauvre » donné à cette poignée de poésies qui est en fait son ultime testament poétique, et dont voici quelques titres : *Les champignons, Les souvenirs que fait naître la pluie, Aube, Oiseaux nocturnes, La chambre pauvre, On entend vaguement rôder par les labours, Je me souviens.*

« *Je me souviens*  
*Qu'une aile s'est posée*  
*Que Dieu m'a lui dans un feu de rosée*  
*Je me souviens »*

Michel avait reçu ces quelques vers de sa mère, lorsqu'il était au régiment. Mais les poèmes tardifs de Suzanne Renaud sont moins connus de ses enfants. Dans les dernières années de sa vie, étale dans le dénuement et pétrie de chagrin, Michel et Daniel ne l'entendaient plus dire sa poésie avec application, ni en faire chanter la musique d'une voix cristalline.

Je l'ai connue en septembre 1963. Elle veilla sur mon bien-être, et éclaira ma vie. Ses grands yeux étaient las. Elle est morte le 21 janvier 1964.



*Photo © Daniel Reynek, 1963  
Collection particulière France*

## 1950 – 1971

Pendant les vingt dernières années de sa vie Bohuslav Reynek poursuivra son œuvre de graveur. Il « glorifie le Seigneur<sup>25</sup> » dans des scènes de la Bible, dans le silence de ses neiges, et dans son bestiaire<sup>26</sup>.

Sa vie intérieure, riche de spiritualité, nous parvient, intense, mais avec une douceur qui était celle de sa voix et de son regard. Jacques Félix-Faure toute sa vie a contemplé ces gravures. Elles étaient sa joie, sa grâce : « Que l'on mette ou non son espérance dans le Christ, il suffit d'avoir un cœur capable d'émotion vraie, pour être bouleversé par un témoignage qui en intensité, en profondeur atteint le plus haut degré de la contemplation<sup>27</sup> ».

Ces traits mystiques s'accompagnaient d'un grand réalisme : si l'on avait été tenté de lui porter l'auréole de la sainteté, on l'eût probablement trouvé confectionnant du vin de sureau, tondant les brebis dans le grand salon, ou remplissant quelque autre office de saint Bonaventure.



Photo A. Auzimour, 1963  
Collection particulière France

Des expositions de gravures de Reynek se renouvelèrent à la galerie Saint-Louis à Grenoble, entre 1950 et 1952. On a sans doute pu y admirer le *Saint-Martin au Cheval blanc* (1948) et, très certainement, *La pénitence de Ninive* (vers 1952), deux œuvres liées l'une à l'autre par une même atmosphère de

première neige. De la seconde, le journaliste Séverac fit une critique fervente intitulée : « Reynek essuyeur de nuit ». En 1960, l'exposition due au libraire Jean Damien, à Grenoble également, révéla le *Don Quichotte* (1955-56). Ces treize pointes sèches illustrent l'œuvre de Cervantès par des paysages d'hiver, des clochers à bulbe... « Reynek, le rêveur, n'a cessé d'évoquer du fond de sa Bohême le Chevalier de la Triste Figure. Il l'a vu tel que nul ne l'avait vu jusqu'alors : plus tendre, plus mystique, plus désincarné s'il se peut. Il l'a habillé comme vous et moi le sommes. Il a cerné ses jambes de chats ronronnants, chargé

<sup>25</sup> Le prénom Bohuslav signifie « celui qui glorifie le Seigneur », ce que Reynek a parfois transposé en français par « Timothée », que l'on retrouve dans la signature de quelques dessins ou linogravures.

<sup>26</sup> *L'enfant prodigue* (1950), *Pietà* (1955), *Saint-Thomas* (1956), *Bénédiction d'Esau* (1950), *Sueurs de sang* (1958), *Cour en hiver* (1955), *Première Neige* (1958), *Petrkov sous la neige* (1962).

<sup>27</sup> Jacques Félix-Faure, *Le Dauphiné Libéré*, mars 1974. Une exposition, « *Hommage au poète, peintre et graveur ichèque* », due à Élisabeth et Jacques Félix-Faure, avait eu lieu à cette date dans les caves du 8 rue Millet, à Grenoble.

ses mains de colombes, (...)»<sup>28</sup>». Il faut savoir que Reynek avait parmi ses ancêtres des Espagnols venus s'installer en Bohême pendant la guerre de Sept ans. Il avait de nombreux signes de cette ascendance : le teint pâle, le goût des épices, entre autres, et une attirance pour la Provence.

À partir de 1964, et sans interruption jusqu'à la mort de l'artiste, les expositions se tinrent en Tchécoslovaquie, exceptée celle organisée à Rome en 1967 par le professeur Gottfried Stix. Le « Printemps de Prague » vit les œuvres de Reynek exposées de ville en ville pendant l'année 1968, et la télévision tchèque lui consacra un film en 1969.

Depuis la mort de sa femme, Bohuslav Reynek vivait seul avec ses deux fils Daniel et Michel. Les trois hommes s'entraidaient dans toutes les tâches. Reynek surveillait chaque jour la cuisson des pommes



Photo © Daniel Reynek  
Collection particulière France

de terre destinées à nourrir une trentaine de petits cochons, dont Michel était chargé. Et Daniel aidait son père à imprimer toutes les gravures<sup>29</sup>.

Bohuslav Reynek est mort à Petrkov le 28 septembre 1971. Il est enterré en Bohême, auprès de Suzanne Renaud.

Prague lui rendit hommage en 1972 par une importante rétrospective à l'Hôtel de Ville. En 1972, également, parut son dernier recueil de poèmes, *Le départ des hirondelles*.

*Cette paix que connaissent  
seuls les vrais ascètes, (...)*

Ces mots avaient été écrits vers la fin de sa jeunesse. Peut-être avait-il, loin du monde et depuis longtemps, trouvé cette grande paix.

Annick Auzimour

---

<sup>28</sup> *Don Quichotte*, préface de Jean Damien.

<sup>29</sup> Reynek tirait lui-même ses gravures sur une presse achetée en 1940.